

Ciné-Bulles

Cinéma Abattoir : Hérétiques

Élise Dion

Volume 24, numéro 3, été 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/593ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, É. (2006). Cinéma Abattoir : Hérétiques. *Ciné-Bulles*, 24(3), 48–49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Hérétiques

ÉLISE DION

Cet été, le ciné-club underground montréalais Cinéma Abattoir présente un cycle de documentaires sur la marginalité vue sous différentes facettes. Surprises étonnantes.

Dance of Darkness, réalisé en 1989 par Edin Velez, propose une incursion intensive dans l'univers du butô. Spécialiste servant de fil conducteur entre les performances et les entrevues, Mark Holborn, au franc-parler nonchalant d'où filtre néanmoins toute sa passion, évoque les fondements historiques de cet art hybride originaire du Japon et amalgamant danse, théâtre et improvisation. Des performances dans des lieux incongrus envahissent l'écran dans une présence subliminale, renforcée par l'abondance de fonds enchaînés et d'effets visuels. Des êtres agonisants et démoniaques surgissent dans le cadre pour former des mascarades angoissantes où l'horreur se fait organique et apocalyptique. Entre dégoût et fascination, et surtout dans une stupeur admirative, le spectateur est happé par l'intensité des performances, entre autres par celles de Dai Rakuda Kan auxquelles **Dance of Darkness** consacre tout le temps qu'elles méritent. Mais c'est davantage avec l'œuvre de ceux qu'il nomme les possibles inventeurs du butô, Tatsumi Hijikata et Kazuo Ohno, que Holborn tente de clarifier la signification de cette danse ténébreuse; par définition, le butô se dérobe à toute catégorisation. Pour Hijikata, il représente un mode de vie qui, paradoxalement, permet d'expérimenter la mort à chaque représentation : le danseur laisse cette dernière posséder son corps. Pour Ohno, le butô renvoie plutôt à une forme de pureté fœtale. Dans tous les cas, le butô vise l'anéantissement des valeurs matérialistes, des tabous sociaux, des formes artistiques conventionnelles, et par conséquent, des traditionnelles salles de spectacles usuelles qui n'offrent que des possibilités restreintes et prévisibles. Dresser le portrait général d'un art anti-conformiste dans un documentaire qui n'a d'autre choix que de figer son sujet dans une définition, si mince soit-elle; n'est-ce pas là commettre une infidélité au butô? Quoiqu'il en soit, Holborn nous le présente de façon on ne peut plus juste, lorsqu'il en parle comme d'un virus insidieux se répandant à travers le monde, toujours sur le point d'infecter de nouvelles victimes.

On ne sort pas indemne du très dérangeant **Chicken Hawk : Men Who Love Boys**. Réalisé par Adi Sideman en 1994 et projeté pour la première fois au Canada, ce documentaire se penche sur

la North American Men/Boy Love Association, créée en 1979 dans le but de venir en aide aux hommes attirés sexuellement par les garçons. L'entière liberté de parole est laissée à une poignée de pédophiles qui se définissent davantage en *boy lovers* qu'en criminels, ainsi qu'à leurs victimes, dont certaines se rappellent leur liaison avec un pédophile comme un agréable souvenir de jeunesse. Rassemblant environ 1 500 membres à travers les États-Unis, l'association s'engage à leur fournir de la documentation sur ce qui constitue une conduite légale ou illégale en présence d'enfants. Loin de séparer l'ivraie du bon grain, **Chicken Hawk** ne cède pas au manichéisme rassurant dont nous aurions bien besoin devant les interventions en voix hors champ, qui justifient presque les pédophiles en évoquant notamment les courantes relations liant l'homme à l'éphèbe dans l'Antiquité. Parmi les pédophiles rencontrés, Leylan Stevenson, *boy lover* avoué et fier de l'être, est sans doute celui dont le discours est le plus troublant. Entre autres déclarations-chocs l'incriminant plus que le légitimant, Stevenson flirte avec un adolescent en présence de la caméra, considérant son attirance envers ceux qu'il appelle les *flowers in bloom* comme une orientation sexuelle pour l'instant réprimée, mais qui finira par être comprise. Très habile à semer la controverse, Sideman termine son film sur une scène où Stevenson s'emporte contre l'hystérie collective condamnant les *boy lovers*. Véritable cri du cœur encourageant ses semblables à ne pas baisser les bras contre l'intense persécution sociale dont ils sont victimes, cette scène laisse perplexe face à la réelle nature de la pédophilie : maladie mentale, perversion, orientation sexuelle réprouvée socialement? En choisissant de montrer des êtres qui ne sont ni des monstres, ni des hommes assurément sains d'esprit, Sideman n'offre aucune réponse facile et aucune conclusion morale. D'où le véritable questionnement éthique suscité par ce documentaire qui effrayera sans doute bien des parents.

Sorte de complément à **Metal : A Headbanger's Journey** que l'on a pu voir sur nos écrans l'hiver dernier, **Metal Storm : The Scandinavian Metal Wars** est constitué d'archives portant sur les controverses qui ont entouré le mouvement Black Metal dès la fin des années 1980. Compilé et monté par Kier-La Janisse en 2005, cet assemblage d'archives norvégiennes et suédoises fait

état de crimes sordides liés de près ou de loin à l'engouement pour le Black Metal. Représenté par des groupes cultes tels que Darkthrone, Emperor ou Mayhem, ce style musical se veut plus extrême que tout, plus violent même que le Death Metal. Intense et agressive, cette musique est d'abord celle de la noirceur du peuple norvégien. Isolés du reste du monde dans un pays sombre et enneigé, les Norvégiens seraient hantés par un passé païen, une mythologie riche et un christianisme répressif. Le Black Metal exploite cette noirceur bien nordique en la liant à une imagerie satanique qui, renchérie par nombre de crimes reliés au mouvement, ne manque pas d'attirer l'attention médiatique. Des pierres tombales détruites, des églises brûlées, des sacrifices d'animaux et des meurtres sont répertoriés. Les membres de Mayhem donneront le coup d'envoi en utilisant la photo du cadavre de leur chanteur suicidé pour la pochette de leur disque. La saga de Varg Vikernes, dit le Comte, alimentera ensuite la macabre réputation du Black Metal puisque celui-ci se retrouve emprisonné pour des incendies criminels et le meurtre d'un autre musicien, Oystein Aarseth, du groupe Mayhem. Même si l'on affirme que personne n'était réellement satanique à l'époque, il n'en demeure pas moins que les incendies d'églises ont bel et bien augmenté après le procès du Comte, alors adulé par les adeptes du

mouvement et médiatisé internationalement. Partout dans le monde, des meurtres, des cas de nécrophilie et de cannibalisme sont liés au Black Metal. Et qui donc ose encore sous-estimer le pouvoir de la musique?

Un portrait d'Amos Vogel et de son fameux ciné-club Cinema 16 conclut le cycle avec une première projection montréalaise de **Film As a Subversive Art : Amos Vogel and Cinema 16**. Réalisé par Paul Cronin en 2003, ce film présente d'abord ce marginal new-yorkais dont les goûts cinématographiques éclectiques ont permis à nombre de spectateurs états-uniens de visionner des films d'avant-garde à une époque (fin des années 1940) où ils étaient quasiment inaccessibles. Fondateur du New York Film Festival et auteur de l'incontournable essai *Film As a Subversive Art*, Vogel, aux commandes de Cinema 16, n'a suivi qu'une ligne de conduite : ne jamais donner à son public ce à quoi il s'attendait. C'est donc grâce à son regard exigeant et indépendant que des cinéastes tels que Maya Deren, Kenneth Anger, John Cassavetes et Agnès Varda ont pu se faire connaître. Encore aujourd'hui, la pensée de Vogel demeure éminemment pertinente, car elle rappelle l'importance d'un cinéma subversif à l'ère des productions formatées. ■

Ciné-Bulles de A à Z

Un atelier de trois heures sur le journalisme, l'édition de revue, la rédaction d'articles et le milieu cinématographique québécois. À l'aide d'éléments visuels, le rédacteur en chef de *Ciné-Bulles* contextualise la création et la production de la revue tout en répondant aux questions des participants.



CET ATELIER-CONFÉRENCE S'ADRESSE À DES GROUPES ET SON CONTENU PEUT ÊTRE MODIFIÉ AU BESOIN.

POUR CONNAÎTRE LES DISPONIBILITÉS DE L'ANIMATEUR ET LES COÛTS RATTACHÉS À SA VENUE, CONTACTEZ ÉRIC PERRON EN TÉLÉPHONANT AU (514) 252-3021 POSTE 3413.